

# LE CHEMIN

## 1. Alan

Le son strident du téléphone résonnait inlassablement au cœur de la pièce. Le menton appuyé contre le dos de ses mains jointes, Alan patientait sans sourciller. S'apercevant toutefois que le fait de dévisager l'appareil capricieux n'arrêterait pas sa mélodie, l'homme se leva brusquement dans un craquement d'os et tira sur la prise murale. Aussitôt, l'appareil se tut. Suite à cet acte héroïque, un sourire illumina son visage.

— C'est facile finalement d'arrêter les choses, il suffit de les mettre hors tension...

Les murs étaient habitués à la voix de l'homme. Peintures et tapisseries semblaient en absorber les échos depuis des années. Même son vieux fauteuil dont les accoudoirs étaient usés l'accueillait calmement, les ressorts criant à peine. Alan lança un regard furtif vers la pendule et se mit de nouveau à parcourir les lignes de son livre. Le mouvement saccadé de ses yeux était en harmonie avec le balancement régulier du pendule de l'horloge. À part cela, plus rien ne bougeait. Soudain, le son strident du téléphone se fit de nouveau entendre. Alan jeta le livre sur le fauteuil et bondit vers le combiné.

— Oui !

— Faites Le Chemin...

— Non !

— S'il vous plaît...

— Non ! Et lorsque je débranche une prise, j'aimerais qu'elle le reste !

— Mais elle l'est.

Alan raccrocha et jeta l'appareil par la fenêtre. Ce dernier résonnait encore dans l'impasse. Un son déformé se faisait entendre ricochant contre les murs de la cour intérieure. Peu choqué par l'improbabilité de la situation, Alan reprit place dans son fauteuil en ayant pris soin de récupérer le livre. Le téléphone cessa brusquement ses plaintes.

— La technologie de nos jours... La recherche de la performance finira par créer des objets vivants !

Alan lut le début du chapitre treize pour la troisième fois, lorsque... *Toc – toc – toc...* Un bruit sec au poing ferme et décidé s'échappa de la porte d'entrée.

— Je ne suis pas là !

*Toc – toc – toc...* Sans se lever pour autant, Alan déposa le livre sur la table basse du salon.

— Quoi ?

— Bonjour...

— Mais encore ?

Sa voix grave allait au-delà de la porte. Nul besoin de faire un pas.

— Je suis venu vous demander de penser.

— De penser ?

— Oui.

— Et c'est pour cette raison que vous toquez à ma porte ?

— Il semblerait, oui... puisque vous ne répondez pas au téléphone...

— C'était vous ! Mais que voulez-vous à la fin ?

— Vous demander de penser.

Finalement, Alan s'extirpa du fauteuil dans un grognement caverneux et appuya son épaule contre la porte toujours fermée.

— C'est qu'en fait, voyez-vous, je m'éteins.

— Voilà autre chose. C'est quoi, cette histoire, encore !

— Pouvez-vous ouvrir la porte ?

– Non.

– Vos pensées m’ont créé, et à l’inverse si...

– Je ne veux pas le savoir, allez-vous-en !

Alan exprima ces derniers mots, malgré tout, sans colère. Il les souffla presque à l’oreille attentive du bois.

– Partez, s’il vous plaît, j’aimerais être tranquille à présent.

– Mais je suis là, maintenant !

– Et alors, débrouillez-vous ! Si vous avez réussi à naître, vous réussirez bien à vivre !

– Il fallait réfléchir avant d’autant réfléchir ! Je l’aime bien, moi, cette existence !

– Allez traiter quelqu’un d’autre d’assassin, j’ai un chapitre à terminer.

– Mais vous ne pensez plus lorsque vous lisez. Et il est l’heure de partir pour Le Chemin !

– Il n’y a plus de Chemin ! Je vis, moi aussi, et je suis fatigué. Si vous viviez vraiment, vous le sauriez. Au revoir !

Alan, tout en s’asseyant, reprit son livre au chapitre treize. Il sursauta néanmoins en voyant l’homme en face de lui.

– Vous voyez que vous pensez à moi !

– Non mais, que...

– J’ai forcé celle de votre esprit alors... votre porte en bois de pacotille... Il est l’heure de partir, Le Chemin nous attend.

– Cette année, je me sens vieux, fatigué et énervé. Je ne bougerai pas de mon fauteuil. Et puis, qui êtes-vous à la fin, pour passer les portes et ressusciter les téléphones ?

– Votre compagnon de route : La Métaphysique. Vous m’avez tellement parlé toute votre existence que j’ai fini par prendre des notes dans ma tête. Vos idées existent en moi et j’existe à travers elles. Ne plus penser, c’est m’enterrer.

– Ça va être de ma faute, à présent. Mais vous êtes conscient, sans vouloir vous vexer, que ce que vous dites n’existe pas et ne peut exister ?... Et puis j’en ai marre, j’arrête.

– Comment cela ?

— Je ne ferai plus Le Chemin !  
— Mais vous le faites chaque année depuis trente ans !  
— Justement, ça fait beaucoup. Partez donc, mon bonhomme, allez hanter quelqu'un d'autre. J'ai en moi bien d'autres fantômes contre qui lutter.

L'homme le regarda fixement. Aucune haine ne se lisait dans ses yeux.

— D'accord.  
— Merci ! L'accord fut rude... Vous connaissez le « Chemin » de la porte, en plus je n'ai pas à me lever, c'est pratique. Cela dit, éteignez le couloir extérieur en partant.

— Avant tout...  
— Oui ?  
— Pour rendre mon existence plus crédible et vous convaincre de reprendre votre Chemin, puis-je vous citer ?  
— Faites donc... Et n'oubliez pas le couloir...

*« L'eau coule sans bruit, timidement, atténuant humblement sa force à chacun de ses remous. Le beau temps revient peu à peu au cœur d'un orchestre symphonique : la nature sort doucement de son hibernation. J'erre au hasard des chemins tel un funambule malgré tout bien ordonné. Je longe les sentiers, puis l'Huveaune, pour éviter de me perdre. L'acrobate improvisé que je suis orchestre ses pas au rythme d'un temps aux senteurs de repos. À chaque foulée, la nature m'enveloppe d'un doux drapé protecteur. Serait-il ici, le but de la vie ? Je respire, calmement, lentement. Il semblerait que Ce Chemin soit le remède aux bruits du monde. »*

Alan laissa tomber son livre dans un bruit sec, néanmoins atténué par l'épaisseur de la moquette. Il posa son menton contre le dos de ses mains jointes en signe de réflexion, ou par habitude.

— Si vous êtes fatigué, je peux comprendre. Mais, si vous voulez éloigner des moments de votre existence, ce ne sont pas ceux-là. Je ne peux pas le croire.